Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (1995)

Heft: 22: Mélanges offerts à Manfred Gsteiger pour son soixante-cinquième anniversaire = Festschrift für Manfred Gsteiger zu seinem 65. Geburtstag

Artikel: "By the waters of Leman I sat down..."

Autor: Jackson, John E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1006572

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

John E. Jackson

"BY THE WATERS OF LEMAN I SAT DOWN..."

Etre comparatiste à Lausanne, comme Manfred Gsteiger l'aura été, ressortit non seulement de la trajectoire personnelle d'un romaniste germanophone épris des possibilités plurilingues de son pays, mais aussi, si l'on peut dire, d'une destinée plus objective liée au rôle même que la ville a pu jouer, en ce siècle, dans le concert des nations. Si Lausanne, à la différence de Genève, n'a jamais cherché à affirmer une vocation internationale, elle ne s'est pas moins retrouvée elle aussi un lieu de rencontre ou de passage dont l'importance pour certains grands écrivains n'est pas à négliger. Nous ne ferons ici qu'évoquer deux d'entre eux qui l'attestent chacun à sa manière.

En 1921, T.S. Eliot, qui, pour gagner sa vie, travaille à régler la question de la dette allemande d'avant-guerre à la Lloyds Bank de Londres et qui est accablé par les difficultés matérielles d'une existence quotidienne autant que par la détresse psychique de Vivien, son épouse, est mis en congé de maladie par un neurologue londonien qui lui enjoint de partir seul pour trois mois en suivant un traitement strict[1]. Effrayé par le côté austère du mode de vie prescrit, il fait part à Julian Huxley de ses hésitations dans la lettre suivante:

> I went to this specialist on account of his great name, which I knew would bear weight with my employers. But since I have been here I have wondered whether he is quite the best man for me as he is known as a nerve man and I want rather a specialist in psychological troubles. Ottoline Morrel has strongly advised me to go to [Dr Roger] Vittoz in Lausanne and incidentally mentioned that you had been to him. This is all I know about him. There are so few good specialists in this line that one wants to have more precise testimony of a man's value before trying him – especially as I can't afford to go to Switerland which is so expensive, unless the benefit is likely to justify the expense...(lettre du 26 octobre 1921)

1 Sur cette période de l'existence du poète, on peut consulter la biographie de Peter Ackroyd, *T.S. Eliot*, Londres, Hamisch Hamilton, 1984, pp. 109-130.

Cinq jours plus tard, une seconde lettre remercie Huxley dans les termes suivants:

> I thank you very much indeed for your full and satisfactory letter. I shall go to Vittoz...He sounds just the man I want[2].

Le départ pour Lausanne (via Paris) aura lieu à la fin novembre. Logé à l'hôtel Sainte-Luce, il goûtera aussi bien la ville que le psychiatre vaudois avec lequel il s'entend d'emblée. Le 13 décembre, il confie à son frère

> The great thing I am trying to learn is how to use all my energy without waste, to be *calm* when there is nothing to be gained by worry, and to concentrate without effort. I hope that I shall place less strain upon Vivien who has had to do so much *thinking* for me...I am very much better, and not miserable here – at least there are people of many nationalities, which I always like...I am certainly well enough to be working on a poem[3].

Ce poème, c'est *The Waste Land*, qu'il enverra à Paris à Ezra Pound, son mentor d'alors, qui, avec une rare capacité d'identification aidera Eliot à donner à son texte – alors, en vérité, une masse largement informe de fragments lâchement reliés entre eux[4] – la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Le 25 juin de l'année suivante, il écrira à John Quinn:

> I have written, mostly when I was at Lausanne for treatment last winter, a long poem of about 450 words [= lines], which, with notes I am adding, will make a book of 30 to 40 pages. I think it is the best I have ever done, and Pound thinks so too[5].

Lausanne n'apparaît pas en tant que telle dans le poème. Par contre la première strophe de la troisième partie, "The Fire Sermon" contient une allusion qu'il est difficile de ne pas lui rapporter:

2 Cité in T.S. Eliot, *The Waste Land*, A facsimile & transcript of the original drafts including the annotations of Ezra Pound, edited by Valerie Eliot, Londres, Faber, 1971, p. xxii. Le premier volume de la correspondance complète d'Eliot a paru, également par les soins de sa seconde épouse, en 1988: *The Letters of T.S. Eliot*, edited by Valerie Eliot, vol. 1: 1898-1922, Londres, faber and faber.

3 *Ibid.*

4 L'ensemble des brouillons est reproduit en facsimilé et transcrit dans l'ouvrage précité.

5 *Ibid.*

The river's tent is broken: the last fingers of leaf
Clutch and sink into the wet bank. The wind
Crosses the brown land, unheard. The nymphs are departed.
Sweet Thames, run softly, till I end my song.
The river bears no empty bottles, sandwich papers,
Silk hankerchiefs, cardboard boxes, cigarette ends
Or other testimony of summer nights. The nymphs are departed.
And their friends, the loitering heirs of city directors;
Departed, have left no adresses.
By the waters of Leman I sat down and wept...
Sweet Thames, run softly till I end my song,
Sweet Thames, run softly, for I speak not loud or long.
But at my back in a cold blast I hear
The rattle of bones, and chuckle spread from ear to ear.

The Waste Land, v. 173-186. [Nous soulignons.]

La reprise parodique du premier verset du psaume 137 ("By the rivers of Babylon, there we sat down, yea, we wept, when we remembered Zion...") intervient dans un contexte marqué par la déshérence et la perte. La rivière, la rivière de la "terre ghaste" du Graal moderne, a perdu son dais de feuillages et se retrouve désertée par les nymphes. Cette désertion est d'autant plus remarquable qu'elle fait l'objet d'une répétition, d'une part, et que, d'autre part, l'emprunt de la citation – "Sweet Thames, run softly, till I end my song" – au "Prothalamion" d'Edmund Spenser accentue le contraste entre une saisie idéalisante et mythisante de la Tamise comme rivière d'un *locus amoenus* idyllique, propre au poète du XVIe siècle, et sa reprise moderne. Les nymphes qui peuplaient les bords de la Tamise de Spenser ont disparu entraînant dans leur disparition celle de la dimension mythique à laquelle elles appartenaient. Pire, leurs "amis", figures pourtant également parodiques, les "loitering heirs of city directors" ont disparu eux aussi. La rivière ne porte même plus les marques des déjections des "summer nights" qui auraient pu rappeler à leur manière l'ivresse des nuits nuptiales du poème Renaissant. Le contexte est celui d'un exil, marqué par la mort comme l'indiquent les deux derniers vers qui varient sinistrement un vers du célèbre poème de *carpe diem* d'Andrew Marvell, "To his coy mistress"[6]. Dès lors, bien au-delà de l'allusion ironique et personnelle au séjour lausannois, la parodie du psaume 137 prend un sens plus grave: l'exil dont les "eaux du Léman" témoigneraient renverrait non pas à l'éloignement de l'Angleterre, mais à l'écart séparant

6 "But at my back I always hear / Time's winged chariot hurrying near..."

le poète d'une Jérusalem qui serait, si l'on ose dire, la capitale d'une Parole non touchée par la dégradation qu'atteste le site contemporain. Le "Prothalamion" de Spenser, à travers l'épidictisme idéalisant de sa rhétorique, postulait l'existence d'une telle Parole. L'"exil" sur les bords du Léman renvoie plutôt – tout le poème l'atteste – à l'impossibilité historique de celle-ci et à son remplacement par le babélisme vertigineux qui caractérise la modernité et qui finit par envahir et déterminer tout l'espace poétique. Comme le diront les derniers vers de tout le texte:

I sat upon the shore
Fishing, with the arid plain behind me
Shall I at least set my lands in order ?

London Bridge is falling down falling down falling down

Poi s'ascose nel foco che gli affina
Quando fiam ceu chelidon – O swallow swallow
Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie
These fragments I have shored against my ruins
Why then Ile fit you. Hieronymo's mad againe.
Datta. Dayadhvam. Damyata.

Shantih shantih shantih

Rappelons-nous la lettre à son frère: "at least there are people of many nationalities, which I always like". La bigarrure des nationalités rencontrées à Lausanne se retrouve dans le poème. Mais si plaisante qu'elle ait été au sentiment de l'auteur, elle n'en devient pas moins signe de tragique dans son poème. La Suisse peut bien être le centre métissé d'une Europe cosmopolite, ce cosmopolitisme même est le signe d'un déracinement. Une voix, dès le douzième vers de la première partie, l'attestait: "Bin gar keine Russin, stamm' aus Litauen, echt deutsch". L'annexion des pays baltes devient le signe d'un écart historique entre un sol, une langue et un sentiment d'identité désormais écartelé. Est révoquée ainsi la possibilité d'une parole propre où l'identité du locuteur (ou, en l'occurrence, de la locutrice) trouverait à s'actualiser. Et ce qui s'annonce ainsi dès le début ne fait que se confirmer de manière toujours plus inexorable jusqu'à ces vers sur lesquels le poème s'achève. La quête du Graal – quête d'une parole de salut ou de l'unité – a échoué. Le Roi pécheur se retrouve certes avec la "plaine aride derrière lui". Mais ce "dépassement" ou cette traversée ne s'ouvre que sur la ruine. Le pont de Londres, London Bridge, s'écroule à l'image de l'édifice culturel mondial signifié par les cinq langues (l'italien, le latin,

l'anglais, le français, le sanskrit) dont les fragments semblent s'entrechoquer dans un heurt qu'aucune harmonie ne résout. Pleurer sur les bords du Léman est devenu la forme moderne d'une déréliction qui ne peut plus, à l'instar d'Israël à Babylone, se tourner en pensée vers une quelconque Jérusalem.

Moins de dix ans avant d'accueillir Eliot, Lausanne avait abrité un enfant dont l'expérience du babelisme moderne ne le cédait en rien aux futures figures du *Waste Land*. Elias Canetti, c'est de lui qu'il s'agit, est âgé de huit ans lorsqu'il débarque avec sa mère et ses deux frères dans la capitale vaudoise où il séjournera quelques mois. La famille vient de Manchester d'où, après le décès inattendu de son mari, âgé d'à peine trente et un ans, Mathilde Canetti a décidé de regagner Vienne, la ville de son coeur. Ce retour pose un problème linguistique urgent: le jeune Elias a passé ses premières années à Rustchuk dans la communauté juive sépharade dont la langue est l'espagnol. Les domestiques qui l'entourent ne parlent, elles, pour la plupart que le bulgare, qu'il apprend donc aussi. Entre eux, ses parents parlent une troisième langue, l'allemand:

> Wenn der Vater vom Geschäft nach Hause kam, sprach er gleich mit der Mutter. Sie liebten sich sehr in dieser Zeit und hatten eine eigene Sprache unter sich, die ich nicht verstand, sie sprachen deutsch, die Sprache ihrer glücklichen Schulzeit in Wien[7].

Désireux de quitter l'étroitesse de Rustchuck et de s'affranchir de la tutelle du grand-père Canetti, dont le despotisme de chef de famille lui est devenu insupportable, le père d'Elias saisit la proposition qui lui est faite par un de ses beaux-frères et, lorsque son fils n'a que six ans, décide, en dépit de la malédiction paternelle, de s'installer à Manchester où Elias apprend l'anglais (très bien) ainsi que le français (un peu). C'est donc un orphelin (de père) déjà polyglotte qui débarque à Lausanne au début de 1913 où sa mère, ne supportant pas l'idée qu'il puisse aller à l'école à Vienne sans savoir la langue, lui inflige littéralement l'apprentissage de l'allemand:

> Ich war acht Jahre alt, ich sollte in Wien in die Schule kommen und meinem Alter entsprach dort die 3. Klasse der Volksschule. Es war für die Mutter ein unerträglicher Gedanke, dass man mich wegen meiner Unkenntnis der Sprache vielleicht nicht in diese Klasse aufnehmen würde und sie war entschlossen, mir in kürzester Zeit Deutsch beizubringen[8].

7 Elias Canetti, *Die gerettete Zunge*, Francfort, Fischer Taschenbuch Verlag, 1979, p. 31.
8 *Ibid.*, p. 82.

Cet apprentissage, décrit dans le chapitre "Deutsch am Genfersee" de la deuxième partie de *Die gerettete Zunge* prend une forme très particulière qu'on pourrait qualifier de sadique si, par cette épithète, on n'excluait d'habitude la dimension passionnelle et positive qu'elle finit par revêtir ici. Munie de la première grammaire anglo-allemande sur laquelle elle a pu mettre la main, la mère lit à son fils une phrase en allemand, qu'elle lui fait répéter jusqu'à ce que sa prononciation lui paraisse acceptable, puis lui en explique une seule fois le sens en anglais. A peine l'exercice achevé, elle recommence avec la phrase suivante tout en exigeant de son fils qu'il retienne chacune de ses phrases sans lui permettre tout d'abord de les écrire et en le traitant avec un mépris sévère dès qu'il commet la moindre erreur. L'autobiographe septuagénaire fait preuve toutefois d'une compréhension très affectueuse lorsqu'il retrace cet apprentissage douloureux:

> Erst später begriff ich, dass es nicht nur um meinetwillen geschah, als sie mir Deutsch unter Hohn und Qual beibrachte. Sie selbst hatte ein tiefes Bedürfnis danach, mit mir deutsch zu reden, es war die Sprache ihres Vertrauens [...] So zwang sie mich in kürzester Zeit zu einer Leistung, die über die Kräfte jedes Kindes ging, und dass es ihr gelang, hat die tiefere Natur meines Deutsch bestimmt, es war eine späte und unter wahrhaftigen Schmerzen eingepflanzte Muttersprache[9].

Prenant la place du père disparu, l'enfant devient ainsi le partenaire amoureux de sa mère:

> Sie duldete keineswegs, dass ich die anderen Sprachen aufgab, Bildung bestand für sie in den Literaturen aller Sprachen, die sie kannte, aber die Sprache unserer Liebe – und was war es für eine Liebe! – wurde Deutsch[10].

Cette prise de possession est décrite en même temps comme une nouvelle naissance:

> Immerhin, in Lausanne, wo ich überall um mich Französisch sprechen hörte, das ich nebenher und ohne dramatische Verwicklungen auffasste, wurde ich unter der Einwirkung der Mutter zur deutschen Sprache wiedergeboren und unter dem Krampf dieser Geburt entstand die Leidenschaft, die mich mit beidem verband, mit dieser Sprache und mit der Mutter. Ohne diese beiden, die im Grunde ein und dasselbe waren, wäre der weitere Verlauf meines Lebens sinnlos und unbegreiflich[11].

9 *Ibid.*, p. 86.
10 *Ibid.*, p. 87.
11 *Ibid.*, p. 91.

Qu'il y ait beaucoup à dire sur cet apprentissage, qui jette une lumière pénétrante sur la problématique fondamentale du rapport d'un écrivain à sa langue maternelle[12], est évident. Lausanne y devient le théâtre d'une cristallisation affective dans laquelle, à l'inverse exact de ce qui se passe dans *The Waste Land*, le cosmopolitisme linguistique parvient à se hiérarchiser selon un ordre qui non seulement continuera à prévaloir pour l'enfant bientôt adolescent puis adulte, mais deviendra même le fondement de sa future vocation de romancier. Si Elias enfant aurait pu dire lui aussi, à meilleur titre même qu'Eliot, "By the waters of Leman I sat down and wept", ses larmes n'auront pas moins préservé vivante l'idée d'une Jérusalem personnelle, si l'on veut bien admettre par cette expression la métaphore d'un centre auquel se rapporter indéfectiblement, faute de perdre sa propre identité[13].

Ce n'est pourtant pas cet aspect-là de *Die gerettete Zunge* auquel nous aimerions nous arrêter ici un instant, mais à un aspect qui en découle et qui nous paraît plus mystérieux. Tout au début du livre, au moment d'entreprendre la relation des événements de son enfance, Canetti s'interrompt pour avancer avec l'acuité d'esprit qui le caractérise la remarque suivante:

> Alle Ereignisse jener ersten Jahre spielten sich auf spanisch oder bulgarisch ab. Sie haben sich mir später zum grössten Teil ins Deutsche übersetzt [...] Wie das genau vor sich ging, kann ich nicht sagen. Ich weiss nicht, zu welchem Zeitpunkt, bei welcher Gelegenheit dies oder jenes sich übersetzt hat. Ich bin der Sache nie nachgegangen, vielleicht hatte ich eine Scheu davor, das Kostbarste, was ich an Erinnerung in mir trage, durch eine methodisch und nach strengen Prinzipien geführte Untersuchung zu zerstören. Ich kann nur eines mit Sicherheit sagen: die Ereignisse jener Jahre sind mir in aller Kraft und Frische gegenwärtig – mehr als sechzig Jahre habe ich mich von ihnen genährt –, aber sie sind zum allergrössten Teil an Worte gebunden, die ich damals nicht kannte. Es scheint mir natürlich, sie jetzt niederzuschreiben, ich habe nicht das Gefühl, dass ich dabei etwas verändere oder entstelle. Es ist nicht wie die literarische Uebersetzung eines Buches von einer Sprache in die andere, es ist eine Uebersetzung, die sich von selbst im Unbewussten vollzogen hat...[14]

12 Nous en avons commencé l'examen dans un chapitre intitulé "Langue maternelle et maternité de la langue" dans notre *Passions du sujet*, Paris, Mercure de France, 1990, p. 13-57.

13 On rappelera que les versets 5 et 6 du psaume 137 s'écrient: "If I forget thee, O Jerusalem, let my right hand forget her cunning; if I do not remember thee, let my tongue cleave to the roof of my mouth; if I prefer not Jerusalem above my chief joy".

14 Canetti, *Loc.cit.*, p. 15-16.

Cette traduction inconsciente nous paraît intéressante dans la mesure où elle peut servir à éclairer le mécanisme psychique de la mémoire. Loin d'accentuer celle-ci dans sa dimension d'enregistrement, elle atteste au contraire la nature dynamique, réorganisatrice de sa fonction en précisant comment cette fonction de transformation est liée au langage. Ce qui nous paraît remarquable dans le processus décrit, c'est à quel point le processus de remémoration est lié non pas à une langue, langue originaire, "réelle" ou objective, mais au contraire à la langue *affective* dans la lumière de laquelle la psyché réinterprète les faits dont elle a à se souvenir. De là à conclure que cette langue "seconde" (chronologiquement), mais aussi "première" (dans l'ordre de l'affect) sélectionne et même détermine ce qui sera remémoré, il n'y a qu'un pas que Canetti ne peut pas franchir – par impossibilité, pourrait-on dire, de remonter au-delà du mythe qu'il va élaborer de sa naissance à la langue de son écriture – mais qu'il est au moins loisible à ses lecteurs et à ses interprètes d'envisager. Pour rester prudent dans un domaine où toute certitude risque de n'être qu'un leurre, on pourra faire l'hypothèse que la mémoire est le théâtre nécessaire d'une interaction entre l'ordre du vécu et l'ordre de l'affect dans laquelle chaque ordre détermine l'autre selon un jeu dont la langue devient le support. On comprendrait peut-être mieux alors pourquoi l'écriture, en tant qu'elle est une actualisation plus intense de la langue, contient dans son dynamisme propre une puissance d'éveil, une force évocatoire et remémorative que Baudelaire comparait à une "sorcellerie" et dont Stendhal, dans les premiers chapitres de sa *Vie de Henry Brulard*, ne cessait de s'étonner. Que cette force d'évocation et de remémoration puisse simultanément avoir affaire avec le plurilinguisme, c'est ce qu'un comparatiste, et surtout un comparatiste lausannois, ne peut manquer de remarquer.

Zusammenfassung

Für T. S. Eliot wie für Elias Canetti wurde der Aufenthalt in Lausanne zum Ort einer Erfahrung der Mehrsprachigkeit deren Bedeutung in verschiedener Weise ihr Werk geprägt hat.